

« Le monde est trop plein » affirme d'emblée Jean-Christophe Belleveaux qui répète à plusieurs occasions cette remarque avec parfois quelques variantes. Façon de poser la question du réalisme en poésie ? Et d'une certaine attitude de vie ? Car le recueil est dans sa totalité le constat d'une impossibilité de faire coïncider les mots et le monde... Que faire alors des mots (qui sont la matière du poète) quand le monde est trop plein ? Vieux débat, déjà réglé par certains, à leurs façons fort diverses... Mais Jean-Christophe Belleveaux pose à nouveau le problème car le poète est condamné à faire du neuf avec de l'ancien. Tout a été dit, tout reste à faire écrivait-on il y a quelques décennies. Reste alors à dynamiter le langage, à le faire implorer. C'est à quoi semble s'employer Jean-Christophe Belleveaux. Entre la présence au monde et « mon monde est trop pleines », que faire ? C'est à cette question qu'essaie de répondre Belleveaux, en creusant un peu plus pour enfouir, en piétinant les voyelles ou en pissant contre le vent...

© Lucien Wasselin in Texture

Démolition de Jean-Christophe Belleveaux se lit une fois puis se relit, en espérant cette fois en ressortir moins essoufflé. Démolition aurait pu aussi bien s'intituler débordements et suffocation, car il s'agit principalement ici d'évacuer un trop-plein, comme annoncé dans la première phrase du recueil, en italique, comme l'auteur se citant lui-même :

Le monde est trop plein, ma poitrine en déborde

Pas de majuscule, on y entre de plein pied ou comme un de ces pavés dans la mare et les retours à la ligne n'ont rien de convenu, mais donnent le ton saccadé qui nous place d'emblée dans la tête de l'auteur, comme à bord d'un véhicule à embarquement immédiat. Nous voilà secoués, soubresautés, subissant des embardées avec toutefois quelques moments où le trajet semble s'apaiser mais pas pour longtemps. Le chemin n'a rien d'une autoroute, mais bien plutôt un de ces chemins de terre, pleins de trous et de bosses, qui mènent on ne sait où, l'idée même d'une destination étant hors de propos.

faire bonne figure, s'accommoder

d'infinififs qui ont le style

d'une serpillière

je suis fatigué

comme tout le monde

tout le monde trop-plein

de trop de choses

Et la plume de l'auteur contredit sa fatigue en étant ici pareille à un moteur qui s'emballe et qui chercherait à se faire taire lui-même. Des sentiments de vanité et désenchantement prennent le lecteur à la gorge et lui donnent envie à lui aussi, de recracher le trop-plein, la dégueulasserie qui frôle souvent le dégoût de soi.

je ne vais pas continuer à écrire

« les vaches se tiennent debout sous la pluie »

par exemple

je ne vais pas non plus

sortir sous la pluie

ni me taire ni mourir tout de suite

Il y a au départ de l'écriture une plaie, impossible à refermer. Les mots en guise de cautérisation, autant verser de l'eau dans un trou de sable.

Je lèche ma plaie

J'écris avec ma langue

Celui qui écrit ne peut que continuer à écrire, dans une vertigineuse mise en abîme, une toile dont on finit par voir la trame à force de l'user, écrire même pour dire rien.

*mais plus pur que le rien
pourquoi en voudrais-je
de cette baudruche
pureté brûle, viole,
met des fils de fer barbelés*

Pour interroger le silence. Deux mots déjà, deux mots de trop. À devenir fou. Les mots sont à la fois le fond où l'auteur se noie et le radeau qui le sauve.

*seulement voilà
ça s'effrite dedans, ça craque
et l'écriture jette ses oiseaux noirs
sur la page étale*

(...)

*je ne peux plus compter
sur le mauvais ficelage
de ce radeau*

Les mots, filet balancé au néant, pour y pêcher quoi ?

*Donnez-moi de l'amour
à cause de mes phrases
beaucoup d'amour anonyme
non prononcé*

(...)

*j'aligne les mots les signes
les hameçons*

Qui ne pêchent rien

j'aligne

(...)

c'est un tango absurde avec le manque

*une posture à foutre en l'air
à coups de revolver*

Et puis il y a tous ces voyages, ces échappées dont les images restent gravées, des mots encore et cette atroce certitude qu'ils ne réparent rien, que les mots ne résolvent rien, ne ressuscitent rien.

*je me suis bagarré avec tout ça, j'ai fait du doute un habit à peu près supportable
la grande fatigue, elle, me jette au bord de l'impudeur : tout déballer, faire le tri ou
alors foutre le feu tout de suite à l'entière baraque*

Démolition, c'est le poète qui se débat avec sa solitude.

*sommes-nous
l'ange et moi
symétrique aussi
sommes-nous*

l'ange de l'autre

(...)

*puis-je étrangler
au nœud coulant de mon blabla
ma solitude*

Car celui qui se construit de mots en vient à douter de sa propre consistance.

*et puis ça se fissure
on ne sait pas bien*

*on n'a plus
qu'une vapeur d'âme
un crachin*

(...)

RIEN

Se débrouille pour me dissoudre

Reste à rire de soi, que ce soi de maux soit de mots, soit ! Le pied de nez de celui qui ne saurait vivre sans eux, même s'il est tenté de les démolir, comme un taulard voudrait casser les briques des murs qui l'enserrent.

et pas de pioche encore

pour les briques du mur

mais ça viendra

ça va casser futur proche

ça s'éboulera langue et sourire

boomerang.

Et le lecteur en reprendra bien encore une fois.

A noter aussi, les superbes illustrations d'Yves Budin.

© **Cathy Garcia**

Jean-Christophe Belleveaux n'a pas son pareil pour nous embarquer avec lui dans son écriture. Non pas comme un lecteur complice, en face du recueil qui communique et communique avec l'auteur, tel que ça se pratique d'un accord tacite et commun la plupart du temps, mais comme un lecteur actif à qui il donne l'impression de participer au travail, par-dessus son épaule. Je ne sais pas d'où vient cette impression ? Une façon d'interroger son écriture au fur et à mesure qu'elle se fait, en nous prenant à témoin, de s'interroger en même temps qu'il nous demande notre avis, de jouer sur des mots parfois, où l'on résonne aussi, dans une écriture heurtée, saccadée, bien que vive et droite, mais pas plus ni moins qu'une parole échangée entre gens de la même société. C'est d'autant plus étrange que le poète nous parle de lui : « *le monde est trop plein de moi* », j'ai gardé la graphie ; et aussi « *que pourrait-on réparer / d'une existence incomplète ?* ». La *démolition* qui donne son titre général, reprise quatre fois dans les diverses parties du recueil, le concerne avant tout. Mais qui n'a pas semblable sensation de pourrissement, même si la sienne est plus aiguë, plus lucide, et plus concrète ? On saisit bien la nausée. Il y a du dégoût, du découragement et de l'abattement. Une sorte de combat au ras du quotidien et de l'amertume, perdu d'avance, mais qui se rejoue aussitôt contradictions et absurdités comprises, - ou pas, *dans cette guerre contre moi-même / le poison miraculeux m'a tenu en vie* On n'est plus dans la restauration ni le replâtrage, Jean-Christophe, à demi égaré, à demi résolu, parle de *démolition*, c'est dire qu'il envisage sciemment cette entreprise de déliquescence et de destruction. *La boue colle / à l'âme autant / qu'aux chaussures* Il est évident qu'on est sensible au poète qui se débat, pris dans les sables mouvants du réel et de l'imaginaire où les mots jouent les premiers secours et les derniers sacrements. L'auteur ne blague plus, il est au cœur du labyrinthe avec son langage en pelote. C'est le feu qui prend petit à petit aux basques, aux paysages retenus mentalement, aux pages du cahier d'écriture, dans une sorte de lyrisme du désespoir. Jean-Christophe Belleveaux ne se fait pas de cadeau : *ma pensée est un crotale.*

© **Jacques Morin in Décharge**

Il y a, en fil continu, dans ce recueil de poèmes de Jean-Christophe Belleveaux, de la

hargne, de la colère, des nerfs à vif, de l'impulsivité mais aussi une volonté de comprendre le mécanisme inquiétant (et les nombreux ressorts cachés) d'un trop-plein de douleurs qui peut parfois modifier la perception de la réalité. Ces risques, pour le moins perturbants, l'auteur les connaît mais ne veut pas les éviter. Il les traverse au contraire avec fougue en décidant de se colleter le monde tel qu'il est : peu fiable, peu audible, en guerre, affamé, grand dévoreur de vies.

« mettez donc un bémol à mon sang, jugez si vous pouvez : tout déborde, à commencer par la langue qui est elle-même au commencement. »

La langue, usuelle, qu'il adopte est tendue et directe. Aux abois, en rupture d'artifice. Ne recherchant pas plus la métaphore que le jeu de mots subtil. Elle est là pour dompter l'effet solitude tout en lui laissant assez de champ pour dire avec réalisme ce qu'il advient d'un homme qui se trouverait debout sur une digue au moment même où celle-ci s'écroule, quand tout autour les fondations s'affaissent, quand le monde intérieur brûle aussi vite que celui du dehors, quand l'implosion menace, quand le burn-out demande sa part de cendres... C'est à cela, à cette déconstruction, bloc après bloc, d'un être qui ne se verrait bientôt plus que sous forme de fantôme errant en divers lieux de la planète que s'attache Jean-Christophe Belleveaux.

« je n'enflamme pas le coin de la feuille de papier je ne défenestre pas mon envie de crier j'aligne, je fais avec. »

Si sa lucidité ne le rend pas plus serein, elle lui permet en tout cas d'exprimer une souffrance légitime en la rattachant à celle des autres, en la minimisant (face à l'innommable), en la détournant aussi, en n'hésitant pas à se moquer de lui-même.

« ça s'effrite dedans, ça craque et l'écriture jette ses oiseaux noirs sur la page étale vont finir par croasser idiotement les mots »

On sent qu'il se tient à distance respectable du lyrisme. Celui-ci pointe parfois sa truffe humide. C'est un chien sympa qui gambade loin devant. Il n'est pas prêt à le suivre. Coupe court à ses élans. Et coupe également chaque poème d'un coup sec, avec un dernier vers en suspens qui évite la chute. Il choisit de rester concis et concret jusque dans ses doutes, ses fissures, ses plaintes, ses tentations extrêmes. Ne pas mollir, et ne pas, non plus, se démolir, l'aident assurément à aller de l'avant. Ce livre l'atteste.

© **Jacques Josse in Remuenet**

Mais pourquoi donc préférerais-je toujours la poésie de l'insatisfaction ? Comment mon cerveau est-il fabriqué ? Quand tout va bien, je m'emmerde et quand tout va mal, ça me va mieux. Et le pire est que ce recueil a été écrit pendant une résidence d'auteur ! Au moins, pour une fois, on est pas dans la couleur locale !

Quoique le tout va mal doit être nuancé. Je parlerai plutôt d'insatisfaction, comme au début de cette chronique. Rien de politique, là dedans. Juste une insatisfaction générale et qui prend le monde à témoin, l'émiette, l'atomise jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, comme si l'explication de ce monde pouvait exister dans l'infiniment petit.

Plutôt que le mot démolition, c'est le mot déconstruction que j'emploierai...l'auteur s'y reprend d'ailleurs à quatre fois, nombre de parties de ce recueil, pour déconstruire son environnement...

Bien sûr, la place de l'auteur au milieu de ce monde trop vaste est en jeu. Bien sûr, le poète n'y trouve jamais sa place, malgré les périodes d'accalmie. ça se sent aussi que Jean-Christophe est un voyageur. Il faut toujours qu'il aille chercher ailleurs. Et c'est justement ce que j'aime. Ce mouvement perpétuel en vue d'un équilibre qui

demeure introuvable. Mais tant pis, je préfère quand ça cherche, comme si l'auteur allait trouver la solution du bonheur et de la connaissance avant moi, le lecteur. En fin de compte, il n'y a pas de solution, mais il y a la recherche qui demeure en mémoire.

Dans "Démolition", comme dans les derniers recueils que j'ai lus de Jean-Christophe Belleveaux, l'auteur s'amuse davantage avec le langage, il s'amuse de ses faux semblants. Et après sa dernière pirouette, il dévoile le vide qui perdure.

© **Patrice Maltaverne**

DE-MO-LI-TION. Voici un titre que l'on souhaite prononcer lentement. Sans presser un peu plus ce temps, dont on extrait tant bien que mal la pulpe noire du quotidien. DE-MO-LI-TION. Le livre entre les mains, on se demande déjà ce qu'il en restera après. Ce qu'il nous restera. Sur quelles ruines se poseront les yeux, pour continuer à vivre normalement. Comme si de rien. Car même sous les gravats, ça bat, ça s'anime, ça crie plus fort encore.

Avec ce nouveau recueil, Jean-Christophe Belleveaux nous emmène jusqu'aux fondations de la solitude. Là où errent les fantômes du passé. Là où le poète traîne lui-aussi ses mots. « *I'm a ghost* ». On avance, hésitant, sur ce fil tendu. Cette écriture qui « *jette ses oiseaux noirs* » par la bouche. Il nous faudra également en passer par ces ruines-là. Celles de la poésie, de Rimbaud, de Baudelaire, du voyage évidemment. Traverser les décombres. « *Piétiner les voyelles* ».

Ruines de l'être aussi. « *Dans cette guerre contre moi-même* » qui s'engage sous nos yeux. Le temps des simples batailles est passé et le poète « *fait avec* ». S'accordant juste, sous la poussière, une petite pause. « *Une petite naïveté/de se sentir vivant* ». Seulement le temps de le dire. « *J'ai fait du doute un habit à peu près supportable* », habit d'ombre et de lumière que revêt le recueil. Avec la couleur du regret et de l'incompréhension. « *Je crois mal* » confie-t-il. Une mélancolie douce, parfois plus crue mais toujours sans artifice. De son propre aveu, il se « *contresoutient du style [...], de l'insensé méli-mélo* », et Jean-Christophe a bien raison.

« *Les seuls oiseaux* » de son écriture suffisent ici à nous emporter.

© **Jean-Baptiste Pedini**

Les éditions des Carnets du Dessert de Lune, viennent de faire paraître le dernier livre de Jean-Christophe Belleveaux, *Démolition*.

L'épigraphe empruntée à l'auteur uruguayen Carlos Liscano, - "*L'esprit veut comprendre et finit seulement par savoir*" - nous éclaire d'emblée sur la nature de cet ouvrage: une sorte d'odyssée de l'esprit confronté à l'impossibilité de pouvoir faire corps vraiment un jour avec le monde dans une sorte de repos à la fois heureux et transparent des choses.

"*Le monde est trop plein*" répète à l'envie le poète. Et les mots, les phrases sont impuissants à le saisir. Impuissants à conjurer la difficulté à vivre, à "*déchirer la voile/diluer l'ego/l'anéantir*". Dès lors, détruire dit-il. Démolir. S'arracher aux figures. "*Marcher sur l'O/ marcher sur l'A/ piétiner les voyelles/ les réduire/ les vacarmer à double tour// juste pisser contre le vent*". En lançant pour finir contre le monde, celui qui nous contient mais que, par le langage justement, nous contenons aussi, à l'intérieur de nous, la seule formule qui tienne, d'une ironie magique et absurde à la fois: "*abracadabra*".

Peut-être n'est-ce seulement qu'au prix de cette douloureuse démolition, et c'est ce que nous souhaitons à Jean-Christophe Belleveaux dont nous connaissons la souffrance, que les mots, ces "*collants partenaires*" deviendront comme le dit le

Michaux de *Mouvements*: "*signes non de toit, de tunique ou de palais/ non d'archives et de dictionnaire du savoir/ mais de torsion, de violence, de bousclement/ mais d'envie cinétique*" et qu'ils se mettront selon le vœu d'André Breton, à faire à nouveau l'amour. Et que la poésie se fera dans un lit, dont les draps défaits ne seront plus ceux d'une "*existence froissée*" mais d'une aurore retrouvée des choses. Au lendemain du Grand Combat. Sur la route de San Romano.

© **Les découvreurs**